

Une dame en or

Dans son premier roman, notre journaliste Valérie Trierweiler raconte la vie d'Adèle Bloch-Bauer, qui inspira à Klimt l'un de ses plus célèbres tableaux.

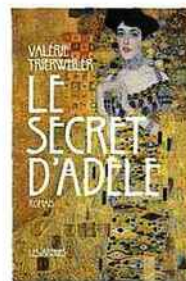
Elle n'appartenait pas à la cour ni au gouvernement. C'était simplement une grande bourgeoise, épouse d'un riche industriel juif. Aujourd'hui, pourtant, c'est l'icône féminine majeure de l'âge d'or de Vienne, entre 1890 et 1920, quand l'architecture, la peinture, la littérature, le théâtre et, bien sûr, la musique donnèrent un énorme coup de pied dans les fesses de la vieille monarchie austro-hongroise: les uniformes blancs, les valse, les culottes de peau, les tyroliennes, les carosses à clochettes et Sissi par-ci, Sissi par-là... Soudain l'éclat vermoulu des Habsbourg se fendilla de partout. Le vieux François-Joseph, solitaire à Schönbrunn, n'inspirait plus que des sourires compatissants! Alors que Freud inventait la psychanalyse dans son cabinet de la Berggasse, l'empire glissait en chantant vers l'apocalypse. Musil et Schnitzler, Zweig et Rilke, Schiele et Kokoschka, Mahler et Schönberg esquisaient le monde futur dans leur immense ca-



pitale d'opérette. On parlait, on se disputait, on pérorait partout. Dans les cafés, les restaurants, les académies et, bien sûr, les salons comme celui d'Adèle Bloch-Bauer. Sur les bords de l'énorme Danube, Madame menait une existence paisible comme la Seine. Elle ignorait complètement qu'on avait inventé le réveille-matin. Elle se laissait porter, paraissait au lit, feuilletait les bons auteurs. L'élan lui manquait. Elle n'avait pas d'enfants car, deux fois, ils étaient morts à la naissance. Son métier, c'était d'attendre, de mener une vie douillette comme un oreiller et de pousser des soupirs de cantatrice quand son statut d'épouse la maintenait à l'écart de la vraie vie.

Heureusement, elle était belle, très riche, et recevait volontiers dans le superbe appartement Jugendstil de son mari. Un rayon de lumière dans sa vie étroite comme un corridor. Une occasion de dialoguer avec d'autres que son miroir. Toute la ville s'y retrouvait. Les auteurs comme les peintres et, en particulier, le plus célèbre d'entre eux, Gustav Klimt. Un ogre dévoreur de femmes et un génie vite tombé sous le charme de cette hôtesse mince comme un crayon, fraîche comme l'eau de source et timide comme une communicante. Evidemment, il va faire son portrait. Un chef-d'œuvre. Dans une chapelle d'or pour vierge byzantine, Adèle nous observe, parée de bijoux pour reine orientale. Les séances de pose sont interminables. Il la fascine par sa force et sa volonté Adèle, peu à peu, descend en tremblant jusqu'au caveau de ses fantasmes. Elle finit par céder.

Une émotion qui la secoue comme un volcan. Pourtant, rivée à son statut mondain, elle laissera tous ses rêves buter contre les convenances comme des abeilles contre une vitre. Adèle mourra jeune après des années de mélancolie à baigner dans ses larmes. Ayant rêvé toute sa vie d'aider les pauvres, à l'heure de rédiger son testament elle léguera ses merveilleux bijoux à ses nièces. Freud se serait régalé avec cette poupée fragile comme la porcelaine qui aimait son confort et Rosa Luxemburg! A défaut d'une analyse, Valérie Trierweiler nous offre un roman. Et là, c'est nous qui nous régalons du portrait de cette sublime Bovary Mitteleuropa. ■



«Le secret d'Adèle», de Valérie Trierweiler, éd. Les Arènes, 298 pages, 20 euros.